



**Le Noir et le nègre. Une synonymisation antonymisée de la coréférentialité
sémiotisée en autoréférentialité et en hétéroréférentialité. Une analyse stylistique
dans *La Croix du Sud* de Joseph NGOUÉ**

**The Black and the Neger. An Antonymised Synonymisation of the Coreferentiality
Semiotized in Autoreferentiality and in Heteroreferentiality. A Stylistic Analysis in
The Southern Cross by Joseph NGOUÉ**

Omer TAKAM

Université de Buea, B.P. 63 Cameroun

omertakam@gmail.com

Résumé

Cette étude met en opposition les races Noire et Blanche sur la manière dont chacune conçoit le Noir et le nomme. L'on s'aperçoit que la manière dont chacune des races désigne l'être de couleur se fait au travers des choix et une structuration du langage qui dénote une stylisation de la désignation. Ce qui explique l'approche stylistique de ce travail, à laquelle nous avons donné une orientation analytique sémasiologique. Si préférentiellement, le Blanc désigne le Noir du mot « nègre », il n'établit cependant pas de différence entre l'emploi du terme « Noir » à la place de « nègre », les deux vocables faisant office de synonymes à son entendement. Ce qui n'est pourtant pas le cas des Noirs qui font une distinction sémantique entre les signifiants « Noir » et « nègre », les deux vocables tenant lieu d'antonymes. Si avec les Blancs, on a affaire à une coréférentialité synonymique de la référence verbale ; avec les Noirs, on a affaire à une coréférentialité antonymique de la même entité. L'analyse montre deux conceptions du Noir qui opposent la perception du Blanc à celle du Noir. Pour le Blanc, le Noir est un nègre, les deux vocables renvoient sémantiquement à la même personne. Il y a autoréférentialité de la référence verbale. Quant au Noir, les vocables « Noir » et « nègre » réfèrent à deux types de Noir. Le premier renvoie au Noir qui a de l'estime pour sa race, qui aime sa peau, qui la valorise et en est heureux. Ce qui est le contraire du mot « nègre » qui renvoie au Noir qui a honte de sa peau, regrette d'être Noir et aurait souhaité naître plutôt Blanc. Les deux termes renvoient extrinsèquement à la même personne, mais intrinsèquement à deux individus différents ; et c'est en cela qu'ils sont des antonymes. Il y a hétéroréférentialité de la référence discursive.

Mots-clés : Noir, nègre, synonymes, antonymes, stylistique

Abstract

This study sets into opposition Black and White races based on the way each race conceives the Black and names him. One particularly eyes that the way each race names the coloured man is done through choices and a language structure which shows a stylization of the designation. This explains our stylistic approach, by giving to our analysis a semasiologic orientation. If preferentially, the White names him by the word “neger”, he does not therefore set a difference between the employment of the term “Black” to the place of “neger”, both words being treated as synonyms to his mind. Whereas, this is not the case with the Blacks who set a semantic distinction between the linguistic units “Black” and “neger”, both terms being treated as antonyms, although referring to the same entity. If with Whites, one deals with a synonymous coreferentiality of the verbal reference ; with the Blacks, one has on face an antonymous coreferentiality of the same entity. The analysis shows two conceptions of the Black which oppose the perception of the White on the Black to that of the Black to himself. According to Whites point of view, the Black and the neger refer semantically to the same person, there is an autoreferentiality of the verbal referent. Both words appear to be perfect synonyms which extrinsically and intrinsically describe the same being. As for Black,

the words “Black” and “neger” refer to two types of Black. The word “Black” refers to the Black who has an esteem for his race, who loves his black skin, who cherishes and is proud of it. That is the contrary of the word “neger” which refers to the Black who is ashamed of his skin, who feels regret to be born Black and would have wished to be born but White. Both terms refer extrinsically to the same person, but intrinsically to two different individual, and it is there that there are antonymous. There is a heteroreferentiality of the discursive referent.

Key-words : Black, neger, synonymous, antonymous, stylistic

Introduction

La Croix du Sud est un théâtre écrit par le camerounais Joseph Ngoué. Elle traite du racisme qui oppose le Noir au Blanc, en donnant à voir l’assujettissement du premier au second. Une des facettes de cet affrontement entre les deux races est la manière dont le Noir est conçu dans cette prose. En effet, l’œuvre s’articule sur une certaine conception du Noir par le Blanc, d’une part, et par le Noir de lui-même, d’autre part. Elle délivre le regard qu’a le Blanc du Noir, et celui du Noir de lui-même. On assiste à une certaine représentation du Noir dans ce drame. L’image de l’être de couleur est doublement modulée : on a celle d’un être qui est fier de son être et celle d’un être qui en a plutôt honte. Deux images qui font arborer à cet être deux noms, celui de Noir et celui de nègre. Le même être humain reçoit deux sémiotisations dans cette pièce théâtrale : tantôt sémiotisé comme un Noir, tantôt sémiotisé comme un nègre. Si ces deux appellations co-référent au même être en s’appréhendant comme des synonymes, il demeure aussi vrai qu’elles se font également saisir comme des antonymes. Il en dérive que le problème qui se dégage de cette thématique est celui de la désignation du Noir de l’image diversifiée que se font les deux races de lui. Ce qui nous conduit à construire la problématique suivante : comment la désignation du Noir se montre-t-elle prismatique de l’image que se fait chaque race de ce référent ontologique ? Quel sens revêtent les vocables « Noir » et « nègre » aux yeux des Blancs, d’une part, et des Noirs, d’autre part, dans la désignation de l’être de couleur ? Comment la structuration du langage pour mettre en valeur cette désignation fait observer une stylisation de la désignation ? Nous établirons notre travail en partant de deux hypothèses : la première consistera à montrer que le texte donne à lire une désignation du Noir qui dérive de l’image que se fait le Blanc de lui, d’une part, et le Noir de lui-même, d’autre part. La seconde se voudra de montrer que la manière dont chacune des races désigne l’être de couleur se fait au travers des paradigmes et une structuration du langage qui dénote une stylisation de la désignation. Partant, nous assignons à ce travail deux objectifs. Premièrement, donner à explorer l’imagologisation de la conception du Noir par les peuples Noirs et Blancs qui s’aperçoit de la manière dont on ils désignent. Deuxièmement, montrer comment la désignation est une représentation que l’on se fait d’un référent. Et troisièmement, opérer la dichotomie qui oppose les termes « Noir » et « nègre », en montrant comment ils traduisent un état d’être de l’ontologie référencée.

Cette prose nous propose une confrontation de points de vue dans la désignation du Noir qui se schématise dans des formes linguistiques et une structuration phrastique faisant découvrir une stylisation de la désignation. D’où l’approche stylistique de ce travail. La stylistique est une approche linguistique qui scrute la construction des énoncés pour sonder l’intentionnalité de son auteur. Elle cherche à montrer comment la pensée du scripteur se délivre d’une certaine construction morphosyntaxique particulière, autrement dit « un certain agencement langagier par quoi un énoncé présente une forme particulière, et, dans la plupart des cas, remarquable » (Anne-Marie Perrin-Naffakh, 1989 : 17). C’est aussi l’emploi particulier des paradigmes qui suscite l’attention. Et c’est le cas de cette thématique où nous notons un emploi particulier de la désignation du Noir dans le texte de la prédication qui en est faite, laquelle avise d’une conception particulière du Noir dans l’œuvre. C’est cette désignation particulière de l’être de couleur qui se délivre dans une stylisation du langage qui nous amène à la scruter sous les percepts de la

stylistique, dont le but est, selon les propos de Brigitte Bufard-Moret (1998 : 7), « l'analyse et l'interprétation des faits langagiers, essentiellement dans un texte littéraire ». L'analyse de la prédication qui est faite du Noir rejoint ces propos de Pierre Larthomas 1998 : 7) pour qui « la stylistique est la science des qualités formelles des énoncés ». Ce sont les qualités formelles des énoncés qui intéressent le stylisticien et qui constituent l'analyse stylistique. Et c'est pour cette raison que pour Étienne Karabétian (2000 : 192) « l'analyse stylistique est une analyse de la mise en forme textuelle en tant que productrice du sens. Il s'agit d'examiner le fonctionnement formel du texte proposé dans ses différentes composantes linguistiques et rhétoriques ».

Cette analyse se fera via la démarche sémasiologique. Ce terme, aux dires de Julia Kristeva (1981 : 44), vient du grec « sêma, signe ». C'est dire qu'elle s'articule sur l'examen du signe linguistique. Et c'est pour cette raison que Robert Galisson (1991 : 107) allègue qu'elle met en relief la « prééminence du signifiant ». L'on comprend à cet égard qu'elle s'intéresse au signifiant linguistique pour évaluer sa portée en texte. C'est pour cela que Karl Cogard (2001 : 312) saisit cette démarche comme consistant à partir « des signifiants pour aller vers les signifiés », c'est-à-dire on va « des formes vers les sens, ou du message comme donné vers une interprétation en contenu ou décodage » (Claude Hagège, 1985 : 281). L'orientation sémasiologique de ce travail obéira à une organisation articulée sur deux points : la désignation du Noir par le Blanc et celle du Noir de sa propre personne.

1. La désignation du Noir par le Blanc

La société du texte met en confrontation Noirs et Blancs, marquée par la volonté du Blanc de dominer l'être de couleur. La volonté du Blanc de dominer le Noir se perçoit des formes linguistiques qu'il convoque pour référer à ce dernier. A cet égard, la désignation du Noir par le Blanc se trouve motivée, prédéterminée par la volonté blanche de manifester au Noir son insignifiance. C'est ainsi que les termes discursivés par les Blancs pour désigner le Noir transcrivent une volonté blanche de le dominer et de le chosifier. Il s'agit des vocables « Noir » et « nègre » dont la mise en spectacle linguistique schématise le ressenti du Blanc envers le Noir et pour ce se tiennent en équivalente valeur sémantique.

1.1. La synonymisation de la coréférentialité des deux vocables « Noir » et « nègre »

Sont dits synonymes deux ou plus de deux termes qui ont en commun le même signifié. C'est la définition qu'en donne, Nicolas Laurent (2001 : 25) pour qui « la synonymie se définit comme une relation de quasi identité sémantique entre plusieurs signifiants distincts ». Comme le dit Georges Molinié (1986 : 18), il est clair qu'on a alors « les signifiants changeant pour un même signifié ». Certains théoriciens préfèrent le terme de parasynonymes que de synonymes. Cette prédilection procédant du fait que, disent-ils, il n'existe pas de synonymes parfaits au sens strict du terme. Autrement dit, pour eux deux mots ne peuvent avoir exactement la même signification *stricto sensu*. C'est ce qu'on relève des termes « Noir » et « nègre » qui ont, dans cette pièce, la même signification, du regard du Blanc. C'est cette synonymie à égale acception qui se dégage de ces propos du notaire qui affirme : « les Noirs ont beau se montrer différents, vous ne voyez en eux que le nègre en général, une force brute, une irrationalité pure. » (p. 52). Cet énoncé du sujet parlant fait entendre deux voix : la voix du locuteur, qui ressortit à la première proposition : « les Noirs ont beau se montrer différents », et celle de son interlocuteur, que souligne la seconde proposition : « vous ne voyez en eux que le nègre... ». Les deux voix s'opposent quant à la désignation de la référence du discours : le Noir, coréférencié par le lexème « nègre ».

Les deux pôles interactionnels désignent l'être de couleur différemment. Tandis que le locuteur nomme l'homme de couleur du terme de « Noir », son interlocuteur raciste le désigne du vocable « nègre ». Il y a alors coréférentialité désignative de la même référence discursive,

caractérisée par la conflictualité des points de vue. Le mot « Noir » est un terme neutre, tandis que sa coréférenciation par celui de « nègre » est péjorative. Il y a alors conflit de points de vue. La voix du locuteur s'érige en contestation de celle de l'allocutaire, et dépeint d'erroné sa conception péjorative de la race noire. L'érection de l'agent discursif contre la prédilection des Blancs du terme « nègre » est indiquée par l'adjectif qualificatif « différents » qui traduit sa perception différente de celle des Blancs du sujet Noir. Pour l'énonciateur, le Noir n'est pas un nègre. Mais pour les Blancs, tout Noir est un nègre. Du regard des Blancs, il n'existe pas de Noir, il n'y a que des nègres. C'est ce conflit conceptuel qui oppose les deux voix. Cette polyphonie est convoquée en structure textuelle pour délivrer la manière dont le Blanc conçoit le Noir, comme un nègre. L'entendement blanc les laisse appréhender en une coréférencialité synonymique de la référence discursive. Pour eux, « Noir » et « nègre » renvoient dénotativement au même individu sans dissociation de signifié. Dans cette optique, « Noir » et « nègre » sont des synonymes. On ne peut pas séparer l'un de l'autre, ni référentiellement ni sémantiquement. Référentiellement, le « Noir » et le « nègre » renvoient au même être. Sémantiquement, ils ont le même sens. Cette synonymisation des deux termes procède de l'emploi de la restriction « ne...que » qui traduit une perception figée du Noir par le Blanc, une image immuable, irréductible et bornée de la représentation qu'il se fait de l'être de couleur qu'il conçoit comme un être autre, différent de lui, atypique et singulier. Cette restriction signe ainsi une stéotypation du Noir par le Blanc, qui s'est construit sa propre conception de l'homme de couleur, qui est pour eux un nègre.

Il y a refus chez le Blanc de regarder le Noir autrement que comme un nègre, terme vitupérant, dépréciatif et déconsidérant. L'option pour ce terme montre la volonté du Blanc de mésestimer le Noir, de le dévaluer, de le déconsidérer. Et c'est justement ce que veut laisser entendre le sujet discoureur quand il convoque en surface textuelle le caractérisant adjectival « différents », par lequel il traduit l'intentionnalité voulue du Blanc de se refuser de reconnaître que le Noir n'est pas un nègre, c'est-à-dire un être dépourvu de bon sens que sous-entend le terme « nègre ». Le déni du Blanc de tenir le Noir pour un Noir résulte de sa volonté de le mépriser, de lui dénier les valeurs innées définitoires de l'humain, bref de lui récuser l'humanité, afin de donner force à leur thèse raciste de l'infériorité du Noir au Blanc et accréditer par ricochet la supériorité naturelle du Blanc au Noir. Le choix du terme « nègre » se trouve ainsi fort motivé, c'est un terme fondamentalement raciste, un terme-argument destiné à marquer le fossé entre Noirs et Blancs et ériger en valeur de fait la stéréotypation du Noir comme un être dénué de raison. La confrontation des deux voix, celle du locuteur et celle de l'interlocuteur (qui est une voix collective : attendu que sa voix s'incorpore dans celle de la communauté blanche raciste), qui se perçoit de la polyphonie contenue dans le discours du locuteur, laisse éclater, à travers celle du locuteur, la manœuvre blanche à se construire un imaginaire de l'être de couleur. La proposition « les Noirs ont beau se montrer différents » traduit la prise de position de l'énonciateur qui s'érige en contestation du regard figé que se force le Blanc à se construire du Noir.

Ce regard forgé du Blanc du Noir dont s'insurge l'agent discoureur est contenu dans la seconde proposition de l'énoncé : « vous ne voyez en eux que le nègre en général, une force brute, une irrationalité pure ». L'on constate que contrairement au terme « Noir », le vocable « nègre » est textuellement développé, il est pourvu d'une définition, laquelle nous sommes en droit de concevoir comme une définition rhétorique, car un contenu sémique définitoire est pourvu au concept « nègre ». Cette définition rhétorique donne à appréhender ce que c'est qu'un nègre. L'item linguistique « Noir » n'est textuellement accompagné d'aucun élément définitoire, l'on relève cependant que sa pronominalisation par le clitique tonique « eux » le sémantise, via la valeur sémantique de la restriction « ne...que », en le donnant à être saisi sous le prisme construit du sens du lexème « nègre ». On est forcé à voir dans ce sens construit du lexème « Noir » un transfert sémantique, une métaphorisation du sens. La confrontation des deux voix laisse lire bien évidemment que le locuteur en utilisant le caractérisant « différents » indique clairement qu'il est une différence entre les vocables « Noir » et « nègre » que se refuse de reconnaître le Blanc qui

force la neutralité du terme « Noir » à avoir le signifié de « nègre ». Le caractérisant adjectival indique qu'il s'agit bel et bien de deux êtres différents : l'être Noir, d'une part, qui est le Noir, et le nègre, d'autre part, l'être Noir construit par le Blanc.

En effet, ce caractérisant décrit un seul être : la race Noire, et dénonce leur perception arbitrairement forgée en le terme « nègre ». Les deux termes incarnent deux réalités : la réalité ou la vérité, que symbolise le terme « Noir », et la fausseté ou le mensonge, que représente le signifiant « nègre ». Le Blanc s'efforce alors de transformer la vérité en mensonge, la réalité en fausseté. La locution verbale « avoir beau » élaboré par le locuteur vient ainsi démasquer cet artifice blanc à vouloir donner du Noir l'image qu'il n'a pas, à vouloir en faire un être autre que ce qu'il est en réalité. Cette locution verbale trahit la remodelisation forcée du sens du lexème « Noir » en « nègre » par le Blanc pour en faire des synonymes. Cette conceptualisation synonymique des deux référents trouvant leur équivalence sémique par l'emploi de la restriction qui confère au lexème « Noir » le sens de « nègre ». Dès lors, la péjoration du terme « nègre » sature le vocable « Noir » qui se voit coloré de péjoration par ricochet. C'est surtout avec le procès « voir » que cette équivalence sémantique trouve toute la plénitude de leur rapprochement sémique. Le procès « voir » opère un transfert de sens en attribuant le sème contenu dans le vocable « nègre » à celui de « Noir ». La pronominalisation du morphème lexical « Noir » par le morphème grammaticale « eux » conjoint les formes lexicales « Noir » et « nègre » en un signifié unique. Ce transfert de sens opéré par le verbe « voir » ôte la neutralité sémique observée dans la mise en discours du lexème « Noir » en lui conférant le sens de « nègre ». Et c'est ce sens imagé qui autorise à lire dans la spectacularisation du procès « voir » une syllepse de sens.

La syllepse oratoire se veut de donner à reconnaître le Noir par son physique et son psychisme. Ce verbe dont le sens approprié se rapporte unilatéralement à une appréhension du réel en une donnée visible ne se limite pas qu'à cette donnée phénoménale, la syllepse transcende le sens littéral en donnant à la saisir dans le sens connoté, sens qui commande à connaître le Noir, à l'identifier par les caractéristiques intrinsèques qui le singularisent. Ce procès conjoint donc les termes « Noir » et « nègre » en les unifiant en un seul signifié. A cet égard, la sémiotisation des deux termes renvoie à un être unique, une autoréférentialité unifiée par le sémantisme des deux référents. En synonymisant les deux signifiants « Noir » et « nègre », le Blanc annule la neutralité du premier terme, pour lui faire arborer la péjoration contenue dans le second, de sorte que les deux vocables se trouvent comportant le même signifié. Le fait que c'est le terme « nègre » qui voit son sens être attribué au vocable « Noir » laisse saisir qu'il a une plus-value sémantique, d'autant plus que c'est le seul qui se trouve pourvu d'une définition. Il est donc plus propre à l'emploi que le terme « Noir », puisqu'il comporte un signifié textuellement décrit qui fait lire la déchéance naturelle tant physique que psychique du Noir, traduisant affectivement le mépris et la haine du Blanc envers sa personne. Il est plus significatif et plus expressif que le vocable Noir. Alors que l'on croit percevoir de ce fait que s'amenuise la quasi synonymie qui entraînait leur forte convergence sémantique, la préposition « en » vient casser cet amenuisement et renforcer la synonymie des deux mots.

L'emploi de la préposition signe la radicalité de la synonymie que tisse la syllepse oratoire. Ce morphème prépositif donne à saisir le Noir d'une vue de l'intérieur, c'est l'intrinsèque de l'être de couleur qui est donnée à découvrir. C'est cette préposition qui opère avec force la transformation du signifié de « nègre » pour l'attribuer à « Noir » et assimile intimement la similarité entre les deux vocables. En donnant à appréhender le mot « Noir » dans une saisie de l'intérieur qui provient du terme « nègre », il signe irrévocablement la synonymie parfaite des deux unités linguistiques. Le fait que c'est le terme « nègre » qui pourvoit son signifié au vocable « Noir » amène à comprendre que le premier terme fait office de signifié, tandis que le second, l'item « Noir », tient lieu de signifiant. Ce qui paraît tout à fait clair, puisque seul le premier comporte un signifié. Le terme « Noir » fait office de signifiant parce qu'il donne une vue externe

de la référence, il sert à connaître la référence en tant qu'être identifiable et reconnaissable en tant que tel. Il traduit alors l'identité physique de la référence. Il signe la reconnaissance de la référence en tant qu'être unique et repérable dans le monde par ses qualités extérieures. Le vocable « nègre », quant à lui, tient lieu de signifié, il donne à connaître le Noir dans sa façon d'être, de faire, de réfléchir. Les deux mots décrivent le Noir dans la bifacialité du signe, symbolisant la dualité de l'être : corps et âme, le corps étant le Noir, le nègre l'âme, le signe l'être de couleur. Un être humain étant corps et âme, on ne peut séparer l'un de l'autre, l'un implique inexorable l'autre dans une coalescence et une consubstantialité indéfectible. C'est cette insécabilité de la dualité qui démontre la synonymie qui étroit les deux signifiants. L'unicité lexico-sémantique se trouve ainsi élaborée et renvoie à l'unité de l'individu. Pour le Blanc, ces deux termes renvoient au même individu, les Noirs sont un et les mêmes.

D'ailleurs, le transfert sémique qu'opère le locuteur montre que le signifiant « nègre » est discursivé en termes de comparant, tandis que l'item « Noir » occupe la position de comparé. Or dans la logique comparative, le comparant est ce auquel le comparé s'assimile, il est donc à l'échelle de la hiérarchisation plus important que le comparé. Ce qui place taxémiquement le terme « nègre » au-dessus de celui de « Noir ». Ce qui autorise à comprendre aisément la prédilection des Blancs à le convoquer préférentiellement à la place de « Noir », car le terme « nègre » est plus expressif, plus affectif et plus avilissant en référence à l'être de couleur. De cette plus valeur sémantique, les deux termes présentent une légère nuance sémantique qui ne les oppose cependant pas, mais qui marque l'un par rapport à l'autre. Le terme nègre est marqué, parce qu'il est explicatif de ce que c'est qu'un Noir : un Noir est un nègre. Nous avons relevé que le vocable « Noir » ne contient pas de définition ni d'explication, il est comme en position thématique ; seul le lexème « nègre » comporte une définition, qui structurellement est apposée au nom nègre, une apposition tenant lieu d'une rhématisation du thème « nègre ». Les deux vocables occupent dans le texte des positions thématiques. Le transfert de sens qu'apporte le vocable « nègre » au terme « Noir » sert de rhématisation à ce dernier, engage leur synonymie et unifie leur sens. Les deux termes s'unifient sémantiquement. Cette unicité lexico-sémantique leur permet de définir et de reconnaître le Noir pour bien l'opposer au Blanc. L'humain ne se pose qu'en s'identifiant comme différent de l'autre. En établissant cette unicité lexico-sémantique, le Blanc pose le Noir comme différent de lui. Cette synonymisation des deux termes est à l'œuvre dans la description de l'être extrinsèque et intrinsèque du Noir, attestant de cette unicité de la référence discursive.

1.2. Le Noir, un état physique

La relation entre Noir et Blanc dans cette œuvre dramaturgique est marquée par la domination du second sur le premier, une domination qui se décrit en une chosification de l'être de couleur. Et c'est cette réification de l'homme de couleur que l'on retrouve dans la manière de le portraiturer. Le portrait que délivre le Blanc du Noir montre la manière dont il le conçoit. Une conception tant physique que morale. La description de l'état physique du Noir dénonce la manière dont le Blanc le conçoit. C'est par la figure de la prosopographie que se lit cette description du Noir. Cette figure consiste à donner des détails sur le portrait physique d'un être, d'un animal ou de toute entité quelconque. C'est pourquoi Jean-Jacques Robrieux (2000 : 106) fait entendre qu'elle est « la description de l'allure extérieure d'un personnage ». Elle est convoquée par Suzanne pour délivrer le portrait physique de la défunte tante de Wilfried Hotterman, Myrian, une description qui ne ressortit plus seulement à sa seule personne, mais qui arpente l'aspect de la généralisation et de la caractérisation de tous les êtres de couleur. C'est ce qu'on relève de ce dialogue entre elle et Wilfried :

Je le devinais.

Wilfried : Quoi ?

Suzanne : L'œil ténébreux, la peau noire, les pieds plats, les attaches lourdes, le tronc court, les membres longs, des canines d'anthropophage, le visage luisant, tout en cette femme nous parlait de sa race. Une gentillesse qui ne sied qu'aux esclaves et, sous une religiosité affectée, des narines palpitantes de luxure. (p. 22)

La prosopographie se découvre en la figure d'accumulation : « l'œil ténébreux, la peau noire, les pieds plats, les attaches lourdes, le tronc court, les membres longs, des canines d'anthropophage, le visage luisant et des narines palpitantes de luxure ». Si le texte porte sur le portrait physique de Myriam, la proposition « tout en cette femme nous parlait de sa race » laisse entendre qu'il ne s'agit du portrait de Myriam pas en tant qu'entité singulière, mais de l'ensemble des Noirs. Le portrait physique de Myriam est schématisé à travers un ensemble de caractérisants adjectivaux péjoratifs : ténébreux, noire, plats, lourdes, court, longs, qui la portraiturent en un être hideux, risible et monstrueux. Le syntagme nominal « canines d'anthropophage » en fait un animal, car il laisse entendre que la dentition du Noir s'apparente à celle des animaux, comme pour dire que le Noir est un être mi-humain mi-bête, autorisant à comprendre que le Noir est un pseudo être humain, une fausse créature, un être atypique différent des autres humains, différent des autres races humaines. La prosopographie présente la race noire comme une race singulière, atypique, à la hideur rébarbative. La péjoration de la portraiture du Noir réside dans la volonté du Blanc de le dominer en en faisant un pseudo-être, pour montrer que le Blanc est un être humain, le Noir non. Ce déni de l'humanité à l'être de couleur ne s'articule pas que sur son physique, son psychisme en est plus démonstratif encore.

1.3. Le nègre, un état d'esprit

L'esprit du Noir est d'une singularité qui le particularise. L'observation que fait le Blanc du Noir montre un être dont le comportement suscite des questions, du fait de son attitude désassortit d'avec celui des autres races. C'est par la figure du portrait et de l'éthopée que se délivre la caractérisation de l'être intrinsèque de l'homme de couleur. Le portrait est la description des caractéristiques physiques et morales d'un être, tandis que l'éthopée¹ est la description des qualités morales d'une entité. C'est par le portrait que le notaire donne à connaître la perception qu'ont les Blancs du Noir. On le tient de cet énoncé où il allègue : « les Noirs ont beau se montrer différents, vous ne voyez en eux que le nègre en général, une force brute, une irrationalité pure. » (p. 52). Le portrait oppose deux êtres dans cet énoncé : le Noir et le nègre. Le portrait qui y est fait est celui du nègre, que le locuteur décrit comme doté d'une « force brute » et faisant observer une « irrationalité pure ». Il convient de voir également dans ce portrait la figure de la définition oratoire, car ce portrait délivre des traits définitoires de l'être de couleur. Le premier syntagme nominal est une prosopographie dont le caractérisant « brute » donne à connaître le nègre comme un être irréflecti et désorganisé, qui n'utilise pas sa force avec rationalité et intelligence. Ce syntagme décrit le nègre comme un être qui manque de contenance, qui agit sans méthode, sans façon et sans sens. Cette attitude saugrenue du nègre avise de son état d'esprit.

Le syntagme nominal « irrationalité pure » délivre le portrait du nègre donné à connaître comme un être qui agit sans raison, sans intelligence et sans sens. Ce syntagme schématise le nègre comme un être qui agit sans but, comme pour laisser entendre qu'il mène une existence sans finalité. Telle est la perception du Blanc du nègre, que le locuteur différencie du Noir qu'il présente comme « différent ». Aux dires du locuteur, pour le Blanc, le Noir n'existe pas, il n'existe que de nègres. Pour cette race, le Noir est un nègre. Pour eux, tout Noir est un nègre, il n'y a de Noir que de nègre. Selon le locuteur, le Blanc s'efforce à regarder le Noir autrement, comme un être irrationnel et irréflecti, donc comme un nègre. Le concept « nègre » s'avère ainsi péjoratif. Il fait concevoir le Noir comme un être bizarre. Pour le sujet parlant, on doit opérer une césure

¹ Pierre Fontanier définit l'éthopée comme « une description qui a pour objet les mœurs, le caractère, les vices, les vertus, les talents, les défauts, enfin les bonnes et les mauvaises qualités morales d'un personnage réel ou fictif » (Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 427).

sémantique entre les concepts « noir » et « nègre ». Si le nègre est un être qui agit sans façon et sans raison et donc irrationnel, le Noir en est tout le contraire. Le Noir est un être réfléchi, intelligent, rationnel et ordonné.

C'est ce regard biaisé du Blanc envers le Noir qui se trouve au sous-bassement du discours, cette fois, du messenger qui énonce : « pas question d'abandonner tant de richesse à des individus apathiques, rebelles au progrès, indifférents à la culture. Aucun n'être n'aspire à régresser, c'est une loi de la nature. » (p. 68). Le portrait du Noir est rendu par une association d'éléments ressortissant à la prosopographie : « individus apathiques », et à éthopée : « rebelles au progrès », « indifférents à la culture ». Si l'adjectif « apathiques » fait apparaître le Noir comme un être veule, léthargique et paresseux, le caractérisant « rebelles » montre qu'il n'a guère de souci quant à l'avenir, qu'il ne songe pas au développement, faisant de l'être de couleur un être borné. L'adjectif qualificatif « indifférents » en fait un être sans culture, et donc sans identité, incapable de se définir. C'est dire que le Noir mène une existence sans orientation, sans boussole et sans devenir. Cette figure est convoquée en structure de surface pour montrer que le Noir est un être sans espoir, sans avenir, sans devenir, qui ne se soucie guère de son épanouissement. Ce qui le caractérise, c'est également son attitude face au Blanc. C'est ce que note Suzanne, qui se rend compte que l'homme de couleur adopte vis-à-vis du Blanc un comportement de soumis, de subordonné et d'obséquiosité. C'est ce qui ressort de cet énoncé où elle caractérise l'attitude respectueuse de Myriam envers les Blancs en la regardant comme « une gentillesse qui ne sied qu'aux esclaves. » (p. 22). Cet éthopée laisse transparaître que le nègre ne se donne pas du prix, de la valeur devant le Blanc. Vis-à-vis du Blanc, il se montre indigne, inégal, vain, ne méritant pas de jouir de la même considération. Se montrant vil, il ne se tient pas en estime et n'éprouve pas pour sa propre personne de l'amour-propre. On assiste à une psychocarcactérisation du nègre qui en fait un être banal, vil, futile et sans valeur. Pour le Blanc le Noir ou le nègre est un être sans valeur ni dignité, qui ne se donne point de considération.

Nous retenons de cette analyse que le Blanc tient le Noir pour un nègre, c'est-à-dire un être sans intelligence, qui ne fait pas usage de la raison, pour un être tout à l'état de nature. La description qu'il délivre de son physique en fait un être hideux, monstrueux et singulier. Une singularité qui resurgit quand il décrit l'éthopée du Noir. Celui-ci est conçu comme un être irrationnel qui vit sans se soucier de son devenir et de son épanouissement. L'éthopée du Noir donne à lire un être borné dans la chair, incapable de penser, de réfléchir. Une psychocarcactérisation qui délivre la manière dont les Blancs appréhendent l'être de couleur. Cette description psychosomatique consistant à démontrer l'unicité de l'être Noir et à marquer la synonymité des termes « Noir » et « nègre » : un Noir est un nègre. Le Blanc ne dissocie pas le Noir du nègre, les deux notions sont coréférentielles et leur coréférentialité est une autoréférentialité en ce sens qu'elles renvoient à la même entité sans les dissocier. Et pourtant au sein des Noirs, ces deux notions sont dichotomiques, elles sont antithétiques, un Noir est différent d'un nègre.

2. La désignation du Noir par le Noir

Différemment des Blancs, les Noirs font bien la différence entre un Noir et un nègre. La coréférentialité des deux notions ne les associe pas, mais les dissocie. Pour les Noirs, un Noir n'est pas un nègre. Bien sûr que cette coréférentialité renvoie dénotativement à la même personne, mais c'est leur signifié qui les oppose. C'est en cela que cette coréférentialité se saisit en hétéroréférentialité. Le Noir se définit par une attitude qui est différente de celle du nègre. Le Noir, c'est une attitude ; le nègre, c'en est une autre.

2.1. L'antonymisation de la coréférentialité des deux termes « Noir » et « nègre »

Des termes sont dits antonymes quand leur signifié les diffère en les opposant. De Boissieu Jean-Louis De Boissieu et Anne-Marie Garagnon (1990 : 257) entendent par cette notion l'emploi d'une « unité lexicale qui, par son sens, s'oppose directement à une autre ». L'antonymie est le fait de deux expressions mobilisées en discours pour faire éclater leur antithétisation. C'est le cas des lexèmes « Noir » et « nègre », termes autoréférentiels dont la mise en spectacle linguistique se saisit plutôt en hétéroréférentialité. Cette coréférentialité autoréférentielle se déclinant en hétéroréférentialité se distingue de cet échange interdiscursif entre Wilfried et Karmis :

Wilfried : Vous n'avez jamais rêvé d'être un Blanc ?

Karmis : Je me pendrais si, un matin, je me réveillais Blanc.

Wilfried : Vous vous pendriez d'être devenu Blanc ?

Karmis : De n'être plus un Noir, c'est-à-dire moi-même.

Wilfried : Vous n'êtes pas un vrai nègre. (p. 33)

On assiste à un échange de question-réponse entre Wilfried et Karmis au sujet du sentiment qu'éprouve le Noir de ne pas être un Blanc, comme s'il y aurait du regret chez le sujet Noir de se savoir non Blanc. D'ailleurs, le verbe « rêver » issu de la question de Wilfried : « vous n'avez jamais rêvé d'être un Blanc ? », présuppose qu'il y a certainement du regret chez le Noir de n'être pas né Blanc. Convaincu que son interlocuteur de couleur réagira conformément aux présomptions du sujet parlant, que n'est-il pas surpris que Karmis réponde par des affirmations positives qui contrastent avec les attentes de son coénonciateur. La première affirmation est « je me pendrais si, un matin, je me réveillais Blanc », assertion où se lit non seulement la fierté mais la fatuité du sujet Noir d'être né Noir. Être de couleur est pour le locuteur Noir source de joie, de bonheur, voire une gloriole. A cette assertion du sujet discoureur Noir, son coénonciateur réagit par une interrogation qui dénonce sa surprise : « vous vous pendriez d'être devenu Blanc ? ». Une interrogation atypique, en ce qu'elle a un double sens, tantôt elle se fait saisir comme une question adressée à l'interlocuteur, tantôt elle se comprend comme une question rhétorique. En structure de surface, elle s'appréhende comme une question, mais en structure profonde comme une interrogation rhétorique², du fait qu'elle traduit la stupéfaction de l'énonciateur de trouver un Noir fier de son état d'être. Alors que la structure profonde de l'interrogation ne convie pas forcément à une réaction, l'énonciateur Noir se fait fort de la prendre comme une question, ce qui lui sert de prétexte pour réaffirmer son contentement d'être né Noir, et c'est ce qu'il fait en élaborant cette seconde affirmation : « de n'être plus un Noir, c'est-à-dire moi-même ». Pour cet agent discoureur Noir, s'il advenait qu'un matin il se réveille Blanc, il se pendrait.

La pendaison procédant du fait qu'il se découvre autre chose que Noir. Être Noir étant pour lui la marque de son identité et de sa fierté. C'est par l'épanorthose³ « c'est-à-dire » qu'il attribue au terme Noir sa signifiante. Pour ce sujet discoureur Noir, être Noir est une identité, c'est se reconnaître comme être du monde différent des autres. De sorte que n'être pas Noir, c'est perdre son identité, son moi, son être. Cette épanorthose est la traduction même de la valeur de l'être, de l'essence de l'être, de la fierté d'être Noir. Une fierté de son état d'être de Noir qui décompose l'allocutaire qui se surprend de voir un Noir se targuer de bonheur d'être un être de couleur, et qui pour ce lui rétorque avec amertume : « vous n'êtes pas un vrai nègre ». La négativation de l'adjectif

² L'interrogation rhétorique est une question par laquelle « on déguise une assertion, positive ou négative, sous une demande d'information » (Catherine Fromilhague, *Les figures de style*, Paris, Éditions Nathan, 1995, p. 105).

³ L'épanorthose, dira Olivier Reboul, « consiste à rectifier ce qu'on vient de dire » (Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F., 1995, p. 140).

qualificatif « vrai » comporte en présupposé l'inférence selon laquelle un vrai nègre, un Noir, est celui-là qui déprécie sa race, se maudit d'être né Noir et a honte de son être. L'option pour le vocable « nègre » à la place de « Noir » par le sujet parlant dérive du fait que déprécier son identité communautaire ou d'origine est en soi péjoratif. De ce fait, le terme « nègre » devient une vitupération, une insulte à l'endroit de celui qui, Noir, s'offusque de l'être. La prédilection de cette instance discursive pour ce terme procède du fait qu'il pense que les Noirs en général ont honte de leur être, ne se montrent pas fiers d'être des êtres de couleur. La convocation en structure textuelle de ce vocable péjoratif traduit le dépit du locuteur de l'attitude des Noirs vis-à-vis de leur propre être pour lequel ils ont une pauvre estime et apprécient fort peu.

Ce texte délivre le sens de deux référents textuels qui renvoient à la même personne, mais activant deux perceptions différentes de la même personne. On assiste donc à une coréfentialisation antonymisée du même référent. Le même référent est désigné au travers de deux termes qui postulent deux signifiés différents : Noir et nègre. Le premier terme est mélioratif, il traduit la fierté d'être Noir. Le second, par contre, est péjoratif, il se saisit comme la honte du sujet Noir de se savoir Noir. Cette antonymisation des deux termes se reflète dans l'attitude des sujets Noirs dans l'œuvre, où on a des Noirs heureux de l'être et des Noirs malheureux d'être Noir.

2.2. L'autodésignation du Noir du terme « Noir » : la fierté de soi

Nous utilisons le vocable « Noir » pour catégoriser l'être de couleur qui se distingue par une fière attitude, une fierté de soi de se savoir Noir. Il ne s'agit point du fait de s'accepter comme tel, comme pour dire qu'il n'y a aucune solution de faire autrement, mais d'aimer son identité, de l'estimer, de la valoriser et d'en être fier. Voire de la tenir pour un sujet de joie. C'est là l'attitude du vrai Noir, celui-là qui est fier de l'ontologie noire. Des traces dans l'œuvre décrivent l'attitude de tels sujets Noirs. C'est à l'instar de Karmis à qui Wilfried demande de lui délivrer ses impressions et sentiments quand il se retrouve au milieu des Blancs, et qu'il lui réponde : « J'ignore ce que vous souhaiteriez que je ressente. Je suis bien dans ma peau » (p. 32). L'énoncé phrastique « je suis bien dans ma peau » traduit le contentement du sujet Noir de se savoir Noir. L'adjectif qualificatif « bien » est l'expression linguistique de ce ressenti de satisfaction et d'épanouissement. Le sujet Noir se sent satisfait et épanoui de se savoir de couleur. Le signe linguistique de l'expression de cette couleur porte sur le terme « peau », qui ne désigne plus seulement la couleur physique qui distingue les races mais le confort intérieur qui en résulte. On a affaire de la sorte à une syllepse oratoire⁴ où l'expression du concret se ramène à une vue interne révélant l'épanouissement du sujet discuteur. La figure part du physique pour révéler le psychique, à savoir le contentement du sujet Noir d'être un Noir.

Le sujet Noir a tout à fait raison de s'énorgueillir d'être Noir, car l'homme noir a de la valeur et est même une race exceptionnelle. C'est d'abord Karmis qui, dans une interrogation rhétorique, montre que le Noir est un être qui fait parler de lui dans l'histoire du monde. C'est ce que l'on lit de cette déclaration de ce personnage Noir : « Qui vous a dit que l'histoire ne date que d'hier, qu'elle est contemporaine de son support abstrait et malléable, l'écriture ? Est-il possible que des génies noirs n'aient jamais illuminé le monde ? » (p. 34). L'interrogation rhétorique « est-il possible que des génies noirs n'aient jamais illuminé le monde ? » est une prise de position de cet être discuteur pour qui bien des Noirs ont œuvré à l'édification et à l'essor du monde. La contribution des Noirs au développement du monde ne saurait être niée. Wilfried s'en fait l'écho pour avoir été témoin des prouesses Noires dans l'histoire de l'humanité. C'est ce qui ressort de ce discours où il affirme : « Moi-même, sans réagir, j'ai vu taire les preuves de la puissance créatrice des Noirs, la vie grouillante des fouilles, la voix des vieilles pierres, et je ne sais quoi qui

⁴ La syllepse oratoire est définie par Dumarsais comme « une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré » (Dumarsais, *Des tropes ou des différents de sens*, Paris, Flammarion, 1988, p. 145).

flotte sur des sites et nous susurre parfois : « Ici vécut jadis un peuple exceptionnel. » (p. 77). C'est par la figure de l'accumulation⁵ en les syntagmes nominaux « la puissance créatrice des Noirs, la vie grouillante des fouilles, la voix des vieilles pierres » que le sujet discoureur démontre la valeur des Noirs de leur ingéniosité quant à leur contribution dans la science et le développement du monde. Le sujet parlant laisse découvrir ainsi le génie noir, leur ingéniosité devant les épreuves et les défis de l'humanité. Une ingéniosité noire qui a même valu leur catégorisation comme un peuple extraordinaire, auquel fait référence ce discours en hétérogénéité montrée : « ici vécut jadis un peuple exceptionnel ». Ce discours rapporté au style direct donne à connaître la race noire comme une race de personnes uniques en leur genre, exceptionnelles et remarquables. L'on comprend dès lors pourquoi Karmis est jaloux de son identité Noire et fier de l'être. Le peuple Noir est un peuple ingénieux, génial et exceptionnel. Être Noir devient source de fierté, d'orgueil de soi et de gargarisme de son amour propre. Le signifiant « Noir » s'assigne alors au Noir qui s'aime et aime sa race d'appartenance. En découle que le terme Noir est qualificatif de l'être de couleur qui vante sa race, qui se fait l'honneur d'être Noir, dont la race est un motif de fierté et d'épanouissement. Ce sentiment de fierté et d'honneur d'être Noir désassortit avec celui du Noir qui aurait souhaité naître plutôt Blanc.

2.3. L'autodésignation du Noir du terme « nègre » : la honte de soi

Au sein des Noirs, il est ceux qui portent avec peine leur identité raciale, s'en trouvent malheureux et sont désenchantés de se savoir Noirs. Cette attitude définit la catégorie des Noirs qu'il convient d'appeler les nègres. Le nègre est un faux Noir, celui-là qui a honte de l'ontologie noire. Il est dépaycé, dépité et accepte son sort au dépens de lui-même, puisqu'il ne peut plus le changer. Son discours et surtout ses attitudes sont symptomatiques de son regret d'être né Noir. Deux attitudes définissent le nègre : le dénigrement de son identité raciale et la vénération de l'identité blanche.

2.3.1. Le dénigrement de l'identité noire

Dévaluer la peau noire, en faire un sujet de honte, voire de drame existentiel est le traitement que le nègre voue à sa race. Le nègre regarde la peau noire comme une peau ignoble, vile et dégradante. Il ne supporte pas de se regarder Noir et a horreur de sa peau comme de sa race. L'exemple le plus éloquent est celui de Wilfried qui, une fois informée qu'il est d'origine Noire, déchante et se désintègre complètement. Son bouleversement se lit à travers les interrogations et exclamations qui structurent son énoncé que voici : « Quelles voix m'ont parlé ? Quelles hallucinations me hantent, quelles folies me guettent ? Quel génie s'amuse à m'offrir le monde à l'envers ? Suis-je le jouet d'un cauchemar, suis-je victime des calentures ? Non ! Ces murs existent ! Ce corps m'appartient, c'est bien moi ! Et je ne serais qu'un nègre ?... Ils l'ont dit, je suis un nègre. Demain, tout l'univers accèdera à cette sombre vérité, et je ne serai plus qu'un nègre, plus jamais qu'un nègre ! » (p. 24). Ce discours de Wilfried est bâti sur la figure de la subjection⁶, laquelle consiste, pour le locuteur, à répondre à ses propres questions, dans une sorte de dialogue interne. Le texte commence par une concaténation d'interrogations qui laissent lire le bouleversement du sujet discoureur de la mauvaise nouvelle qui fait de lui un être de couleur. Devenu étranger à lui-même, les interrogations traduisent sa perplexité et son craquement psychologique. La repossession de l'être est transcrite par les exclamations : « non ! Ces murs existent ! Ce corps m'appartient, c'est bien moi ! » qui font voir une reprise de conscience, comme

⁵ L'accumulation est définie par Claude Peyrouet comme « une suite de mots ou de groupes de mots de même nature grammaticale » (Claude Peyrouet, *Style et rhétorique*, Paris, Nathan, 1994, p. 95).

⁶ La subjection est pour Jean-Jacques Robrieux une figure qui consiste « à présenter une affirmation sous la forme question-réponse, dans un simulacre de dialogue entièrement pris en charge par l'énonciateur » (Jean-Jacques Robrieux, *Les figures de style et de rhétorique*, Paris, Dunod, 1998, p. 94).

si le sujet revient à lui et se retrouve. La subjection marque alors le retour à la quête de l'harmonie, à la quête de soi.

Un moi retrouvé qui se trouve à nouveau perturbé par la vérité contenue dans la dernière interrogation du texte : « et je ne serais qu'un nègre ? ». Question à laquelle l'agent discoureur répond lui-même en alléguant : « ils l'ont dit, je suis un nègre ». La subjection ramène le sujet à la réalité de son sort, comme pour conforter l'idée de sa déchéance dont il n'avait pas pleine conscience et qui se fait évidente. La figure donne au fait une évidence, elle vient le clarifier et dissiper les incertitudes. Le sujet parlant devient alors conscient de son état, de sa situation, de son appartenance à la race noire qui le bouleverse et le turlupine. La prise de conscience de l'évidence de son sort est traduite par la figure de répétition en la reprise du morphème lexical « nègre », où il se sait et se maudit d'être de race noire. C'est toujours cette conscience trouble d'un être désillusionné par le drame de son origine qui le fait dire à Karmis : « si vous saviez, si vous saviez, Karmis ! » (p. 35). Cette exclamation du sujet Noir est discursivée au travers de la figure de l'épanalepse⁷ qui fait lire sa peine et son morfondement de se savoir Noir. Sympathisant à la peine de son interlocuteur, Karmis lui demande ce qu'il entend faire, c'est par une question de style qu'il lui répond : « Ai-je la force de penser ? » (p. 35). La figure transcrit l'abattement moral du Noir consécutif à la soudaine mutation de son origine, qui passe de la blanche à la noire. Elle est l'expression de l'inacceptation de la réalité des faits par le sujet Noir. La figure traduit la déréalité du Noir qui peine à faire corps avec sa nouvelle existence qu'il conçoit comme un drame.

Mésestimant la race noire qu'il regarde comme une race d'êtres sans valeur, c'est au travers des termes dévalorisants qu'il désigne l'être de couleur, comme à l'instar de ce propos où, référant aux Noirs, il dit : « mais il fallait bien que je donne à ces grands enfants l'illusion qu'en me servant ils servaient à quelque chose » (p. 25). L'ironie surplombe cet énoncé où l'instance discursive désigne le Noir en moulant son dire dans un langage railleur. Le Noir est désigné à travers l'oxymoron⁸ « grands enfants ». La démystification de ce syntagme nominal autorise à voir dans le substantif « enfants » un terme péjoratif, puisqu'on a affaire, dans le texte, à des adultes. Un enfant est un être immature, peu conscient et sans aucune vision du monde. C'est un être à la réflexion puérile, dont le quotidien se limite à la banalité de l'existence ordinaire. C'est donc un être qui ne se soucie point du lendemain et qui n'a de préoccupation que ce qui est lié à sa survie. Un enfant est alors un être banal, insouciant, naïf et, sans exagération, borné. L'adjectif qualificatif « grands » est un caractérisant, il est axiologisant et décrit l'être intrinsèque du nègre. L'antéposition de l'adjectif, on le sait, a une valeur intrinsèque, cette distribution dans la structure syntagmatique de l'énoncé se veut de caractériser l'être intrinsèque du nègre. La péjoration relevée de la spectacularisation du substantif « enfants » engage sémantiquement la cotextualité du caractérisant « grands » qui regorge alors, à son tour, une valeur péjorative. Ce caractérisant traduit dès lors l'insondable idiotie qui caractérise le nègre, qui est alors un être ignoble, vil, banal, incapable de réfléchir, incapable de se développer. C'est cet être banal qui se trouve chosifié dans le polyptote⁹ « servant/servaient ». La convocation de cette figure par le sujet parlant se voulant de montrer que le nègre est un être banal, insignifiant, un vaurien. Et c'est justement parce qu'il est un vaurien, un être vain qu'il doit servir le Blanc pour se croire et se voir acquérir un relief d'importance. L'ironie est de mise dans cette mise en spectacle linguistique. Et quand on s'avise que c'est un Noir qui discourt ainsi sur ses frères de race, l'on comprend que le Noir est, pour lui, un sujet de dérision, de piètre importance, futile. « Ironiser », disent Catherine Fromilhgue et Anne

⁷ La figure de l'épanalepse est mise en évidence, aux dires de Jean-Jacques Robrieux, quand « la répétition porte sur des éléments syntaxiques plus complets » (op.cit., p. 117).

⁸ L'oxymoron est appréhendé par Yves Le Hir comme une figure « qui concilie des aspects contradictoires » (Yves Le Hir, *Styles*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 22).

⁹ La figure du polyptote est mise en évidence quand on a une base verbale identique, tandis que les désinences sont différentes. (Georges Molinié, *La stylistique*, Paris, PUF, 2001, p. 131).

Sancier (1991 : 63), c'est se moquer d'une « cible ». Le sujet parlant se sert de l'ironie pour se moquer et rendre risible l'être de couleur.

Ce discours du sujet Noir montre que le nègre est un être vain, qui ne s'estime pas, qui ne se donne pas de la valeur, et surtout qui pense qu'il eût pu avoir de la valeur s'il était né Blanc. Et c'est ce qui resurgit des propos de Wilfried qui se morfond et regrette d'être né Noir. Des paroles trahissent ce regret du Noir d'appartenir à cette race. Alors que sa femme et sa fille attribuent à sa mélancolie des soucis liés au legs de sa tante à son endroit, son discours les désabuse lorsqu'il affirme : « Je ne suis plus que l'ombre de moi-même » (p. 28). Cet énoncé laisse entendre en son attribut, qui porte sur le syntagme nominal « l'ombre de moi-même », que le sujet nègre se regarde comme un être vain, un hère, dont l'existence n'a plus de prix. La restriction « ne ... que » qui structure cette construction confère à cet attribut du sujet une valeur de profonde altération de l'être. Ce sujet Noir apparaît ainsi complètement désintégré et décomposé. A sa fille qui lui demande de tenir ferme, il se contente de lui dire : « j'aurais pu être un autre » (p. 28), soulignant ainsi son regret d'être né Noir. Quand son interlocutrice lui demande d'être reconnaissant envers sa maman de couleur qui l'a mis au monde, il en veut au contraire à sa mère et ne se fait de résipiscence à affirmer que sans elle : « j'aurais été un prince du Nord » (p. 28). C'est par une périphrase¹⁰ que le sujet nègre désigne l'homme blanc, « prince du Nord », figure par laquelle il traduit ce qu'il aurait souhaité être : un Blanc. Le choix d'un langage figuré élogieux pour nommer le Blanc rentre dans son désir de marquer son amour pour cette race à laquelle il appartenait et dont il se trouve désormais banni. La périphrase est l'expression de cette affection intime qu'il nourrit envers la peau blanche, qui est une peau qui le fascine et le ravit. C'est d'ailleurs cette peau qu'il vénère au détriment de la peau noire.

2.3.2. La vénération de l'identité blanche

Ce qui caractérise le nègre, c'est le mépris de sa personne, la dévalorisation de son propre être. Si la peau noire est pour lui un sujet de dérision, celle blanche est de son regard la vraie et celle qui mérite tous les louanges. Le nègre se montre fasciné par la peau blanche et soupirant après cette peau qui l'émeut et l'éblouit. Son émerveillement pour cette peau se repère dans son discours. C'est à l'instar de cette apostrophe oratoire¹¹ où il chante la gloire de la peau blanche : « O Blancheur, couleur prestigieuse, suprême assurance et ultime recours où nous puisons tous, des génies aux médiocres, la vertu naturelle qui nous rend partout et toujours, face aux autres races, des chefs incontestables... » (p. 24). L'apostrophe est soulignée par le syntagme nominal « O Blancheur », où le sujet discoureur personnifie la couleur blanche, faisant allusion de la sorte à la peau blanche. S'en suivent des syntagmes nominaux apposés : « couleur prestigieuse », « suprême assurance » et « ultime recours » qui donnent à l'apostrophe une teinte métonymique, la métonymie du signe pour l'entité représentée. La couleur renvoie à l'individu ainsi représenté, et donc à la race blanche. La disposition de ces syntagmes nominaux met en exergue la figure de l'accumulation. L'on note de cette apposition de syntagmes l'emploi des adjectifs qualificatifs à valeur superlative : prestigieuse, suprême et ultime, qui marquent la sublimité de la race blanche. Celle-ci est tenue par le locuteur pour une race d'êtres exceptionnels, une exceptionnalité que souligne le syntagme nominal « des chefs incontestables », faisant de la race blanche celle qui commande toutes les autres. Le morphème de négation « in » de l'adjectif qualificatif

¹⁰ La périphrase est une figure qui « remplace le mot propre par une suite de mots » (Richard Arcand, *Jeux verbaux et créations verbales*, Paris, Armand Colin, 2017, p. 236).

¹¹ L'apostrophe oratoire est, aux dires d'Évelyne Amon et Yves Bomati, une « figure de style par laquelle, interrompant ou non un discours, on s'adresse directement à des personnes présentes ou absentes, à des êtres animés ou même à des objets inanimés » (Évelyne Amon et Yves Bomati, *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Paris, Bordas, 2002, p. 46).

« incontestables » laisse entendre que l'autorité de la race blanche sur les autres fait l'unanimité. La race blanche est, de toutes les races, la meilleure, la suprême, la plus belle.

Dès lors, l'on comprend pourquoi le sujet parlant se lamente de se voir retranché de cette race de gloire. C'est au travers d'une autre apostrophe oratoire que l'agent discoureur exprime sa peine de ne plus appartenir à la race légitime : la race blanche, ainsi qu'il s'énonce : « O race hyperboréenne blonde comme une aurore, dans quelles turpitudes un giron éthiopien plonge le père de mon père ! Royaume désormais interdit, Thulé !... » (p. 25). L'exaltation de la peau blanche est effectuée dans une comparaison où le motif « blonde » qui associe comparé « race hyperboréenne » et comparant « aurore » est un caractérisant adjectival qui dépeint la peau blanche comme une peau majestueuse, sublime et inégale. Cette sublimité de la peau blanche est déjà contenue dans le syntagme nominal « race hyperboréenne » où l'adjectif qualificatif « hyperboréenne » en fait une peau d'une éclatante beauté. En comparant la beauté de la peau blanche à l'aurore, le locuteur entend ainsi en souligner sa fraîcheur, comme pour en relever la pureté qui fait son exceptionnelle beauté. Pour le nègre donc, la vraie peau est celle blanche, qui est une peau pure, fraîche et éclatante. Son amour pour cette peau de gloire dont il regrette de ne pouvoir faire partie est exprimé dans l'exclamation « royaume désormais interdit, Thulé !... » qui sonne comme un deuil du sujet nègre de ne pouvoir jouir de ce qui lui est comme un bonheur inestimable : la peau blanche, après laquelle il n'a de cesse de languir.

Pour ce sujet parlant, la peau blanche n'est pas seulement une peau prestigieuse, elle est aussi pourvue de pouvoir, elle confère au Blanc du pouvoir. On le tient de cette parole de Wilfried qui, faisant allusion au sang du Blanc, montre que c'est un sang énigmatique, comme le décrit la comparaison dans laquelle la démonstration qu'il cherche à montrer se trouve orchestrée : « le Grand Fleuve transformé en un vaste glacier, on aurait vu un prince du Nord caracoler sur son coursier alesan. Bien plus, mon pur-sang, tel l'antique Pégase qu'aurait monté Persée, pouvait, d'un seul bond, rejoindre la terre ferme » (p. 25). L'allusion à la race blanche est indiquée par la lexie « pur-sang », mise en comparaison¹² par l'élément comparatif « tel », dont le comparant est « l'antique Pégase ». La mise en rapport comparatif de la lexie « pur-sang » se veut de montrer que le sang blanc, à l'image de l'antique Pégase, est mystérieux, magique, fait des miracles. Le sang blanc est différent du sang noir qui est juste du sang. Celui du Blanc est pourvu de pouvoir, qui lui permet de se dégager des difficultés. Le sujet nègre veut ainsi montrer que tout est exceptionnel chez le Blanc, et donc que le Blanc de par sa nature est un être exceptionnel. On comprend par-là que la peau blanche n'est pas une peau simple, elle n'est pas seulement belle, elle a quelque chose de mystérieux, elle adjuge de pouvoir celui qui la porte. C'est une peau à la fois belle et mystérieuse. Quand elle est pure, elle confère du pouvoir à celui qui en est titulaire. On peut donc comprendre les lamentations du sujet nègre d'avoir perdu ces privilèges qu'offre la peau blanche. Il faut bien reconnaître qu'on est en présence d'une surréalité, d'une fictionnalisation de la peau blanche que le locuteur s'ingénie à montrer combien elle est une peau majestueuse et sublime. Une sublimation de la beauté de la peau blanche qui l'amène à surdimensionner son langage pour surfaire la race blanche. Ainsi, en dissociant le Noir du nègre, chez les Noirs le Noir est un être de valeur, digne, qui mérite de la considération et qui a de la considération ; tandis que le nègre est, pour eux, un être sans valeur, qui ne mérite pas de la considération, est un être sans âme, contrairement au Noir qui a une âme.

Nous retenons de cette section que l'œuvre fait distinguer deux types d'êtres de couleur : le Noir et le nègre. Le premier se caractérise par sa fierté d'être de race noire, une race dont il est fier d'être membre, une race dont il prend plaisir de vanter les mérites, de célébrer la grandeur, une race à laquelle il se fait l'honneur d'appartenir. Le nègre, par contre, a honte de sa race, regrette

¹² La comparaison est définie par Frédéric Calas et Dominique-Rita Charbonneau comme une figure qui « met en relation deux termes grâce à un terme comparant » (Frédéric Calas et Dominique-Rita Charbonneau, *Méthode du Commentaire stylistique*, Paris, Nathan, 2002, p. 235).

d'être né Noir, s'en veut d'appartenir à cette race, se maudit de se voir compter au nombre de ce peuple et se conçoit comme un être inférieur au Blanc. Désillusionné par cette naissance honteuse, il mène une vie de langueur après la race blanche à laquelle il n'a de cesse de pleurer de n'avoir pas pu appartenir. Obnubilé par la peau blanche qui est l'objet de sa convoitise, il n'a plus de voix que pour célébrer et encenser cette peau de gloire qu'il regarde comme un paradis perdu. L'analyse délivre une psychocarcactérisation du comportement du Noir qu'il faut distinguer de celui du nègre.

Conclusion

Ce travail s'est assigné l'objectif de montrer comment Noir et Blanc appréhendent le Noir et le désigne, autrement dit il s'est voulu de faire noter un emploi inédit et ambivalent des termes « Noir » et « nègre » qui offrent des variantes de sens selon un positionnement discursif, d'abord en s'unifiant dans une synergie de sens, et ensuite en se dichotomisant dans une opposition de sens. C'est ce qui a constitué l'originalité de ce travail : deux lexèmes référant au même être tantôt s'harmonisent sémantiquement pour traduire la même chose et tantôt se désémantisent pour se resémantiser en exprimant des réalités contraires. Le contexte raciste de l'œuvre enrichit sémantiquement ces deux vocables qui se voient employés par les constituants des deux races blanches et noires pour traduire l'antagonisme qui les oppose en opposant leur perception et leur expérience de l'ontologie noire. Servant d'outils de désignation du Noir, leur textualisation décrit l'image que se fait chaque race de l'être de couleur. A cet égard, l'on a vu que Noir et Blanc ne saisissent pas ces mots de la même façon, ces deux vocables ne s'appréhendent pas de manière univoque, leur contenu sémique départage la conception que s'en font les deux races. Si ces deux lexèmes, sur le plan du signifié, du point de vue de la race blanche, ont le même contenu sémique qui en fait des synonymes ; du point de vue des Noirs, ces deux unités linguistiques sont de sèmes différents qui les schématisent en des antonymes. Le texte donne à explorer deux conceptions divergentes de la coréférentialité de deux signifiants aux signifiés dichotomiques. Une dichotomisation qui est la conséquence de la manière dont chaque race saisit les deux signifiants linguistiques se rapportant au même être : le Noir.

Pour le Blanc, les morphèmes « Noir » et « nègre » réfèrent au même individu, sans dissociation de signifié. La coréférentialité est synonymique et décrit le même être tant sur sa physionomie que dans sa psyché. C'est alors la description psychosomatique du Noir dont il est question chez le Blanc. Pour ce qui est de la physionomie, le Blanc conçoit le Noir comme un pseudo-être humain, un être atypique, singulier, mi-humain mi-bête différent physiquement des autres races de par son état physique. Psychiquement, c'est un être abâtardi, incapable de réfléchir, incapable de se développer, incapable de penser. Menant une existence vaine et sans but, en optant pour la prédilection du terme « nègre » à celui de « Noir », le Blanc trouve dans le premier contrairement au second la valeur sémantique appropriée à la description de la nature tarée et abâtardie du Noir. Si les deux termes sont synonymiques, reste que le vocable nègre est doté d'une plus value sémantique, puisqu'il est vitupérant et affectivement traduit le mépris du Blanc envers le Noir. Il est plus propre à exprimer la dégénérence physique et psychique de l'être de couleur que décrit le Blanc. C'est en cela que nous avons finalement démontré que ces deux termes font office de signifiant et de signifié, le signifiant étant le vocable « Noir », son signifié étant le terme « nègre ». Les deux termes incarnent la bifacialité du signe, le signe étant l'être de couleur, dont le lexème « Noir » traduit son être extrinsèque, tandis que le morphème « nègre » renvoie à son être intrinsèque. Ce qui éclaire bien la synonymité de ces deux notions, qui, chez l'homme de couleur, ne sont point synonymes.

Chez le Noir, ces deux signes linguistiques décrivent deux types d'êtres de couleur bien différents. La coréférentialité se déclare antonymique et décrit deux attitudes qui caractérisent l'homme de couleur. Le vocable « Noir », aux yeux des Noirs, caractérise l'être de couleur qui aime sa race, qui aime la couleur de sa peau, qui en est fier et s'en vante, qui est heureux d'être né Noir et en fait un motif d'orgueil de naissance. Il s'estime et sent l'égal du Blanc. Ce qui est tout

le contraire du terme « nègre », qui décrit le Noir qui s'offusque et se maudit d'être né Noir, qui a honte de sa peau de Noir, qui s'en veut d'avoir hérité cette peau de malheur, qui éprouve d'amers regrets d'être né de cette race de honte. Prenant plaisir à dénigrer la peau noire qu'il abhorre, il se pâme à célébrer la peau blanche qu'il conçoit comme une peau de gloire, cette peau de magnificence, de beauté et de prestige. C'est ainsi qu'il regarde le Blanc comme un être majestueux, féérique et demi-dieu. Se regardant comme un être inférieur et misérable parce que né Noir, son amour éperdu pour la peau blanche qu'il ne peut avoir l'amène à la zieuter comme la peau par excellence. L'analyse se décline *in fine* en une psychocaractérisation de l'être de couleur qui fait voir en lui deux attitudes : une attitude noble, celle du Noir, et une attitude ignoble, celle du nègre.

L'analyse a présenté le Noir sémiotisé selon deux perceptions qui lui ont valu deux désignations différentes : Noir et nègre. Si chez le Blanc ces deux désignations sont synonymes avec un emploi marqué du terme nègre, n'empêche que ces deux désignants consistent à présenter le nègre comme un être sans valeur ni considération. Chez le Noir, en revanche, il y a dichotomisation sémantique axiologisante de ces deux formes désignantes où le Noir est présenté comme un être de valeur, digne, respectable et honorable, tandis que le nègre est schématisé comme un être sans valeur, sans considération, sans dignité.

Joseph Ngoué a conçu cette différenciation sémantique entre les deux mots pour concomitamment châtier Noirs et Blancs. Si le mot « nègre » est socialement reconnu comme un terme d'injure et de haine envers les Noirs, l'écrivain a voulu se servir de sa plume pour parler aux Blancs, pour les amener à traiter le Noir avec respect en le nommant par le biais d'un langage bienséant, respectueux et considérant, en l'occurrence en se donnant le souci de le désigner de l'expression « Noir », terme valorisant et mélioratif. De même par le fait de cette dichotomisation lexicale, il s'adresse à la race noire pour les sensibiliser sur le comportement qu'ils montrent au quotidien qui les ennoblit ou les avilit. La mélioration qui caractérise la schématisation du lexème « Noir » est une recommandation d'attitude que prescrit l'auteur au peuple Noir à se donner de la valeur et du respect à leur propre égard. En revanche, la péjoration qui dépeint la convocation en surface textuelle du morphème « nègre » est un appel à une prise de conscience des Noirs à se dépouiller de tout comportement compromettant qui consiste à déprécier sa race et à apparaître comme un être sans personnalité et sans dignité. Cette antonymisation des deux référents ontologiques est un appel du dramaturge à l'adresse de la race Noire à se donner du prix, de la valeur et de l'estime, en se comportant comme un Noir et non comme un nègre.

Références bibliographiques

- AMON, Evelyne et BOMATI Yves. (2002). *Vocabulaire de l'analyse littéraire*. Paris : Bordas.
- ARCAND, Richard. (2017). *Jeux verbaux et créations verbales*. Paris : Armand Colin.
- BUFFART - MORET, Brigitte. (1998). *Introduction à la stylistique*. Paris : Dunod.
- CALAS, Frédéric et CHARBONNEAU Dominique - Rita. (2002). *Méthode du commentaire stylistique*. Paris : Nathan/VUEF.
- COGARD, Karl. (2001). *Introduction à la stylistique*. Paris : Flammarion.
- DUMARSAIS, (1988). *Des tropes ou des différents sens*. Paris : Flammarion.
- DE BOISSIEU, Jean - Louis et GARAGNON Anne – Marie. (1990). *Commentaires stylistiques*, 2^e édition. Paris : Éditions Nathan/her.
- FONTANIER, Pierre. (1977). *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- FROMILHAGUE, Catherine. (1995). *Les figures de style*. Paris : Éditions Nathan.

- FROMILHAGUE, Catherine et SANCIER Anne. (1991). *Introduction à l'analyse stylistique*. Paris : Bordas.
- GALISSON, Robert. (1991). *De la langue à la culture par les mots*. Paris : CLÉ.
- HAGÈGE, Claude. (1985). *L'homme de paroles*. Paris : Fayard.
- KARABETIAN, Etienne. (2000). *Histoire des stylistiques*. Paris : Armand Colin/HER.
- KRISTEVA, Julia. (1981). *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*. Paris : Éditions du Seuil.
- LARTHOMAS, Pierre. (1998). *Notions de stylistique générale*. Paris : P.U.F.
- LAURENT, Nicolas. (2001). *Initiation à la stylistique*. Paris : Hachette Livre.
- LE HIR, Yves. (1972). *Styles*, Paris. Éditions Klincksieck.
- MOLINIÉ, Georges. (2001). *La stylistique*. Paris : P.U.F.
- MOLINIÉ, Georges. (1986). *Éléments de stylistique française*. Paris : P.U.F.
- NGOUÉ, Joseph. (1997). *La Croix du Sud*. Paris : Les classiques africains.
- PERRIN-NAFFAKH, Anne - Marie. (1989). *Stylistique. Pratique du commentaire*, Paris : P.U.F.
- PEYROUTET, Claude. (1994). *Style et rhétorique*. Paris : Éditions Nathan.
- REBOUL, Olivier. (1994). *Introduction à la rhétorique*. Paris, P.U.F.
- ROBRIEUX, Jean - Jacques. (2000). *Rhétorique et argumentation*, 2^e édition. Paris : Éditions Nathan/HER.
- ROBRIEUX, Jean - Jacques. (1998). *Les figures de style et de rhétorique*. Paris : Dunod.